

villes et pays d'art et d'histoire



Sur le chemin des écoles

Regards sur l'architecture scolaire à Montauban





Cette brochure est éditée à l'occasion de l'exposition
« Sur le chemin des écoles, regards sur l'architecture scolaire à Montauban »,
présentée au centre du patrimoine, du 17 octobre 2013 au 30 mars 2014.

CATALOGUE

CONCEPTION & RÉALISATION

Centre du patrimoine

CONCEPTION GRAPHIQUE

Emmanuelle Sans

PHOTOGRAPHIES

Dominique Chauchard

Centre du patrimoine

CARTES POSTALES

Mémo, Médiathèque de Montauban

IMPRESSION

Techniprint mars 2014

EXPOSITION

CONCEPTION RÉALISATION

Centre du patrimoine

SCÉNOGRAPHIE

Marc Raymond / AMS

GRAPHISME

Emmanuelle Sans

INSTALLATION SONORE

François Sikic / Matthieu Mailhé

MONTAGE SON

Rémy Torroella – CFM radio

FABRICATION

Décodiffusion

REMERCIEMENTS

Marie Sarny, Mélanie Pezous, Suzanne Garros, Paulette Turroque, Suzanne Burges, Marguerite Gesse, Yvette Clamaens, Marie-Claude, Sylvette, Françoise, Christine, Vincent, Sandra, Michel, Gaële, Virginie, Monsieur Bonnet et la classe de CE1/CE2 de l'école Léo Ferré, Nadine Sanchez et la classe de CM2 de l'école Jean Moulin, Isabelle Abouli et la classe de CE1/CE2 de l'école Jean Moulin, Valérie Marrou et la classe de CE1 de l'école Marcel Guerret, Madame Tournier et la classe de CE2 de l'école Jacques Brel, M. Prat, Monsieur Guymare, Madame Delmas, Monsieur Cascarigny, le cabinet W-Architectures, Monsieur Rella

Sur le chemin des écoles

Regards sur l'architecture scolaire à Montauban

À l'évocation de l'école, les souvenirs ne manquent pas. Chacun se rappelle un instituteur apprécié ou redouté, les repas de la cantine, les cours de gym ou les jeux dans la cour de récréation, des camarades perdus de vue... L'école apparaît comme un concentré de vie, dont les moments joyeux, douloureux ou studieux s'inscrivent toujours dans un environnement architectural précis : la salle de classe et ses pupitres, le préau, les couloirs vitrés bordés de porte-manteaux, les sanitaires dans la cour... autant d'éléments qui permettent de dresser un portrait de l'école moderne.

Ainsi, à Montauban, nous avons à cœur de proposer des conditions optimales d'apprentissage en investissant pour nos écoles et en créant de nouveaux établissements pour répondre aux besoins accrus des familles comme en témoigne la construction récente de l'école de l'hippodrome ou encore l'école Jean Moulin. Nous mettons tout en œuvre pour faire de notre ville un lieu où il fait bon grandir et l'Unicef ne s'y est pas trompé en lui décernant le label « Ville Amie des enfants » en 2010.

À travers ce catalogue, nous vous proposons de traverser une courte histoire de l'architecture scolaire et de partir à la rencontre de quelques écoles de Montauban, du XVII^e siècle à nos jours. Des collèges de l'Ancien Régime aux écoles Jules Ferry, des constructions d'urgence aux écoles « vertes », les écoles de la Cité d'Ingres sont le reflet de l'évolution de l'enseignement et des mentalités mais aussi de l'histoire nationale et locale.

C'est avec un grand plaisir que je vous invite à reprendre ensemble le chemin de l'école...

Brigitte Barèges
Maire de Montauban

Quelques repères dans le dédale du système éducatif

Les écoles maternelles

Ancêtre de l'école maternelle, la « salle d'asile » apparaît en France vers 1825 afin d'accueillir les jeunes enfants dont les mères travaillent. Initialement sous la responsabilité de l'Assistance publique, les salles d'asile sont intégrées au ministère de l'Instruction publique en 1848. Quarante années plus tard (1887), elles changent de nom et deviennent des écoles dites « maternelles », qui dispensent aux enfants des premières notions, dans le cadre de l'enseignement primaire : écriture, calcul, histoire et géographie, musique, dessin...

L'approche évolue durant l'entre-deux-guerres, les écoles maternelles privilégiant alors une pédagogie du jeu, du mouvement et de l'oralité, à des fins d'éducation plus que d'instruction. Les enfants y acquièrent des notions d'hygiène et de propreté.

Destinée aux enfants de 3 à 5 ans, l'école maternelle est facultative et mixte, dès sa création.

Les écoles primaires

Avant 1802

Sous l'Ancien Régime, les écoles dispensent un enseignement fondamental : les enfants y apprennent essentiellement à lire et à écrire. Les structures relèvent essentiellement d'initiatives locales menées par les Églises catholiques et protestantes, les communes ou des particuliers. Longtemps passif, l'État se penche réellement sur la question de l'enseignement sous la Révolution, créant en 1802 l'ordre du primaire et celui du secondaire (voir « collèges » et « lycées »).

Après 1802

L'ordre du primaire est gratuit et destiné aux enfants « du peuple » âgés de 6 à 12 ans. Les meilleurs d'entre eux accèdent au primaire supérieur, cours complémentaire sur 4 années menant essentiellement au concours d'entrée à l'École normale primaire formant les instituteurs. L'ordre primaire délivre entre autres le certificat d'étude primaire, le certificat d'étude primaire supérieur et le brevet élémentaire.

L'organisation scolaire demeure longtemps discriminante, les élèves passés par l'ordre primaire ne pouvant accéder aux collèges et lycées. Après la Première Guerre mondiale, des passerelles et équivalences avec les écoles de l'ordre du secondaire sont mises en place, jusqu'à la création de l'école primaire unique dans les années 1960.

Les collèges

Avant 1802

Apparus à la fin du XII^e siècle, les premiers collèges sont d'abord fondés pour assurer un lieu d'hébergement aux étudiants et aux professeurs. À partir du XV^e siècle, ils développent en leur sein des cursus complets d'enseignement, essentiellement assurés par les congrégations religieuses. Privés de leurs biens à la Révolution, les collèges sont remplacés en 1795 par les Écoles centrales départementales, prennent le nom d'Écoles secondaires en 1802, avant de redevenir collèges en 1808...

Après 1802

Comme les lycées, les collèges appartiennent à l'ordre secondaire. S'il prépare lui aussi au baccalauréat, le collège demeure dans les faits un établissement secondaire moins renommé que le lycée et dispense fréquemment des « cours spéciaux » à visée plus professionnelle. Les établissements comportent dans leurs murs des classes élémentaires équivalentes à celles des écoles primaires, mais dont le programme diffère partiellement.

L'accès au collège est payant et réservé aux élèves ayant fait leurs classes élémentaires en leur sein. Les élèves issus de l'ordre primaire ne peuvent donc s'y inscrire. Il faut attendre près de 50 ans pour aboutir à l'unification du système scolaire permettant une meilleure égalité des chances, depuis des mesures de gratuité partielle (1926) jusqu'à la création du collège unique (1975). En 1963, les collèges d'enseignement secondaire (CES) sont créés, scindant les études secondaires en deux temps : quatre années initiales au collège, puis trois années au lycée jusqu'au baccalauréat.

Les lycées

Avant 1802

Les lycées n'existent pas.

Après 1802

Créés en 1802 les lycées sont des institutions d'État destinées à former les futurs cadres administratifs et militaires du pays. Comme le collège, le lycée dispense des cours depuis les classes élémentaires jusqu'au baccalauréat mais est essentiellement réservé aux fils de militaires et de hauts fonctionnaires. Il y règne une discipline sévère et un encadrement strict. Les études sont payantes en internat et en externat et l'accès au lycée est interdit aux élèves issus de l'ordre primaire.

En 1879, la loi Camille Sée autorise la création de lycées de jeunes filles mais il faut attendre 1925 pour l'unification des programmes des filles et des garçons. Enfin, en 1963, le lycée voit son enseignement restreint aux classes de seconde, première et terminale.



DE 1550 À 1881

LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE, À L'OMBRE DES ÉGLISES

Au Moyen-Âge et à la Renaissance, seuls les collèges et les universités disposent de bâtiments spécifiques. Les écoles, elles, n'existent pas en tant que telles dans le paysage urbain : les enfants des familles aisées sont instruits à domicile, tandis que les autres fréquentent la maison du maître ou parfois de petites salles aménagées dans des bâtiments communaux. Assuré par les membres du clergé catholique ou protestant, l'enseignement devient un enjeu majeur pour les deux communautés après le déclenchement des guerres de religion.

L'école comme outil de conversion religieuse

Débutées au milieu du XVI^e siècle, les guerres de Religion se terminent officiellement avec la proclamation de l'Édit de Nantes en 1598.

Le conflit opposant les tenants du catholicisme et ceux de la Religion Réformée n'est pas clos pour autant. Le XVII^e siècle est en effet marqué par la reprise en main des anciennes places fortes huguenotes et par la mise au banc progressive des protestants. Ce clivage très fort divisera la société pour plusieurs siècles, trouvant un écho important dans le domaine de l'enseignement.

Acquise très tôt au protestantisme, Montauban a porté haut le flambeau de la Nouvelle Religion,

jusqu'à sa capitulation en 1629. Le retour de la cité dans le domaine catholique royal provoque l'arrivée massive de familles catholiques qui prennent à leur tour les rênes de la ville. Les protestants sont peu à peu écartés des charges officielles et se replient dans l'industrie. En 1677, il n'y a plus de professeurs réformés dans les écoles municipales de Montauban et en 1685 les écoles protestantes sont fermées et interdites. L'école apparaît alors pour les catholiques comme un moyen de conversion des populations protestantes, les déclarations royales de 1698 puis 1724 les incitant à ouvrir un établissement par paroisse.

LE COLLÈGE ET L'ACADÉMIE PROTESTANTS

Créé en 1579, le collège protestant ne dispose pas immédiatement d'un lieu propre et les cours sont assurés rue Armand Cambon chez le maître Michel Béraud ou au château consulaire (actuelle place Lefranc de Pompignan).

Encouragés par la promulgation de l'édit de Nantes (1598), les Montalbanais édifient un collège qui ouvre en 1600 dans la rue Armand Cambon, doublé d'une académie destinée à la formation des futurs pasteurs. On y dispense la théologie, le droit, les mathématiques, l'hébreu, le grec, la physique, la logique, l'éloquence et la grammaire. Celle-ci devient rapidement un haut lieu de la culture protestante, qui attire des étudiants de l'Europe entière.

La disposition complète du collège et de l'académie est mal connue. Organisés autour d'une cour bordée d'une galerie, ils s'étendaient probablement sur une partie de l'actuel hôtel Lefranc de Pompignan.



LE COLLÈGE DES JÉSUITES



Dès 1634, le collège de Navarre est partagé entre protestants et catholiques, mais l'académie demeure sous la seule responsabilité des professeurs protestants. La multiplication des troubles conduit cependant au transfert de l'académie à Puylaurens en 1659 et à l'éviction totale des protestants en 1662, laissant ainsi le collège aux seules mains des Jésuites.

La hausse des effectifs incite les Jésuites à racheter en 1676 l'hôtel de Colomb sur lequel ils aménagent un vaste collège. Le nouvel établissement ouvre ses portes dès 1678, organisé autour d'une large cour, au pied des anciens fossés de la ville, bientôt aménagés en jardins. En 1701, le collège comptait près de 300 élèves. Après l'expulsion des Jésuites de France (1763), l'établissement devient collège royal.

Le dépouillement de l'architecture du collège des Jésuites traduit bien la rigueur morale de l'ordre enseignant. Deux tourelles dominent les façades, symbole de l'importance des Jésuites dans la reconquête des mentalités au sein de l'ancienne ville rebelle protestante.

La bascule de la Révolution Française

La Révolution est un moment charnière qui voit l'État reprendre en main l'enseignement et tenter d'en éloigner l'Église afin de former un citoyen libre et éclairé. Après avoir interdit aux congrégations religieuses d'enseigner et vendu les biens des collèges catholiques (1792), l'État confie en 1802 l'enseignement primaire aux communes et crée les lycées afin de former les futurs cadres du pays. S'ils s'efforcent de mettre en application les directives républicaines, les pouvoirs locaux tardent cependant à doter le territoire d'infrastructures efficaces. Ainsi à Montauban, le collège ouvert en 1806 dans l'ancien collège des Jésuites ne permet pas de répondre à l'ensemble des besoins.

Face à ces retards de mise en œuvre, la loi Guizot du 28 juin 1833 impose notamment à toutes les communes de plus de 500 habitants de se doter d'une école mais aussi de rémunérer et de loger un maître. L'État garde cependant la conduite générale de l'instruction publique (normes, organisation, programmes) et diffuse aux mairies des modèles de construction, mais bien souvent l'école est maintenue dans un bâtiment réaffecté, trop exiguë. Ainsi à Montauban, une pétition signée par 112 pères de famille est-elle remise au maire le 4 septembre 1871, pour demander au conseil municipal d'ouvrir pour les filles et les garçons une école laïque gratuite. C'est chose faite en 1872, au sein du collège municipal (ancien collège des Jésuites).

LA PREMIÈRE ÉCOLE NORMALE

Toujours en application de la loi Guizot, Montauban se dote en 1833 d'une école normale départementale de garçons, qui prend place au n° 36 de la rue du Lycée. Malgré un financement insuffisant ainsi que des locaux mal adaptés et peu salubres, l'école reste en service jusqu'en 1878. La formation des institutrices est, elle, confiée aux Dames de Nevers à partir de 1867.

Façade sur rue de la première école normale de garçons. Le bâtiment ouvre à l'arrière sur une cour bordée d'un préau.



LES ÉCOLES NORMALES POSTÉRIEURES DE GARÇONS ET DE FILLES

En 1875, le conseil général de Tarn-et-Garonne débute la construction d'une nouvelle école normale de garçons, en remplacement de celle édifiée en 1833 rue de la Banque. Sur un terrain de 1,75 ha en bordure du cours Foucault, l'architecte départemental Combebiac dessine un ensemble de trois corps de bâtiment autour d'un jardin intérieur, distribuant les salles de classe, une chapelle et un gymnase. Depuis la fusion des écoles normales en 1902, les locaux sont attribués aux archives départementales.

L'école normale de filles est construite en 1882-1883, le long du boulevard Montauriol, qui fait alors office de coupure entre zones urbaine et semi-rurale. Cet imposant bâtiment de brique se distingue notamment par sa décoration de carreaux ciment aux décors floraux et par la bichromie des briques.

Un élégant portique clôturé la cour de l'école normale de filles et permet de circuler à couvert d'une aile à l'autre.

Façade de l'école normale de filles.



L'église demeure incontournable

Malgré les lois successives, l'école laïque peine à se développer, en raison de la faiblesse des financements publics et de l'attachement des Français à l'enseignement religieux. Prolongeant la loi Guizot, la loi Falloux instaure en 1850 un régime très favorable à l'Église; après celle acquise pour le premier degré, elle lui accorde la liberté d'enseignement pour le secondaire et autorise les pouvoirs publics à subventionner les établissements privés à caractère religieux. De plus, elle dispense les communes d'entretenir une école publique si une école « libre » (c'est-à-dire catholique) existe, et rend obligatoire la séparation des sexes à l'école. Enfin elle impose la création d'une école de filles pour toutes les communes de plus de 800 habitants, là encore prise en charge essentiellement par l'église catholique.

LES URSULINES

Chassées à la Révolution, les Ursulines reviennent à Montauban en 1809. Avec l'appui des notables catholiques, elles fondent l'Institution des Ursulines, premier établissement de la ville à assurer la formation des jeunes filles de toutes conditions. D'abord établies rue de la Résistance, elles rachètent et réaménagent en 1816 l'ancien couvent des Cordeliers. Modernisée à plusieurs reprises, un temps fermée, l'institution des Ursulines rouvre en 1906 sous le nom d'Institut Familial.

La cour de récréation, en 1909.



À Montauban, on recense en 1876 une quinzaine d'écoles, tenues par des maîtres laïcs, catholiques ou protestants. Pour assurer l'enseignement aux jeunes filles, de nombreuses congrégations catholiques qui avaient fermé durant la révolution rouvrent leurs portes. Certains des établissements fondés à cette époque continuent encore aujourd'hui d'enseigner.

Montauban s'affirme également comme un centre d'enseignement protestant essentiel grâce à l'ouverture de la faculté de théologie en 1810.

LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE



Suite au décret impérial du 5 juin 1810, le couvent des Clarisses devient en 1810 le siège de la faculté de théologie protestante. La décoration de l'ancien établissement catholique est alors préservée, à l'exception des stalles du chœur et d'un autel de marbre, réaffectés dans d'autres édifices. Au milieu du XIX^e siècle une campagne d'agrandissement modifie les lieux, notamment par l'érection d'une nouvelle façade beaucoup plus imposante.

La faculté est remplacée en 1919 par un pensionnat protestant pour jeunes garçons; c'est aujourd'hui une maison de retraite protestante.

Cette vue aérienne montre clairement l'organisation autour de plusieurs cours de l'ancien couvent des Clarisses, devenu faculté de théologie (au premier plan).

SAINT-THÉODARD

Établi en 1830 dans les murs d'un ancien hôtel particulier du XVIII^e siècle, l'établissement accueille initialement les pensionnaires du petit séminaire. Quelques années après un déménagement provoqué en 1905 par les lois de séparation de l'Église et de l'État, l'école se réinstalle quai Montmurat. L'adjonction d'un nouveau bâtiment permet alors de recevoir les classes depuis la maternelle jusqu'au lycée. L'institution prend pour nom Saint-Théodard, en référence au saint patron de la ville.

À droite, les deux corps de bâtiment de l'ancien hôtel particulier encadrent une première cour; au premier plan à gauche, l'entrée des élèves.





Le lycée Michelet

DE 1881 À 1930

LE TRIOMPHE DE L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE

Sous la III^e République, de grandes réformes jettent les bases de l'enseignement tel que nous le connaissons aujourd'hui, fondé sur les principes de laïcité et de gratuité. Par leurs façades soignées, les écoles affirment haut et fort l'idéal républicain.

*Des écoles pour tous,
des écoles partout*

L'adoption en 1881 et 1882 des lois Ferry (gratuité de l'enseignement public ; laïcité et instruction obligatoire pour les enfants de 7 à 13 ans), suivies en 1886 de la loi Goblet (laïcisation du personnel enseignant), marque l'avènement de l'école républicaine. Celle-ci est mise définitivement sous tutelle laïque par la séparation des Églises et de l'État de 1905.

La hausse spectaculaire des effectifs qui suit ces réformes impose naturellement la construction de nombreuses écoles, dont la réalisation est orientée par plusieurs documents. En 1858, des normes de salle de classe avaient déjà été définies autour de

trois exigences : salubrité de l'espace, surveillance des élèves et séparation des sexes. Surtout, à la suite d'un concours organisé en 1862, le ministère de l'instruction publique avait commencé de diffuser auprès des préfets, maires et inspecteurs primaires quinze projets pour la réalisation de maisons d'école destinées à accueillir tous les enfants de la commune âgés de 7 à 13 ans.

Montauban suit alors la tendance nationale et connaît une vague de constructions neuves, inspirées des modèles proposés par le ministère et essentiellement disposées dans les zones rurales de la commune.

L'ÉCOLE PIERRE GAMARRA



Ouverte à Gasseras en 1901, l'école Pierre Gamarra présente le même plan que celle du Fau. Le petit édifice encore visible aujourd'hui près du bâtiment principal est l'un des deux celliers autrefois en fonction, où l'on stockait les paniers des élèves ainsi que le bois. Les élèves dont le domicile était éloigné apportaient chaque matin en même temps qu'une bûche pour le poêle (en hiver), un panier ou une musette contenant leur repas, dont le pain constituait l'essentiel. Le repas était pris sous le préau ou dans la salle de classe.

À gauche du corps de logis principal surmonté des beaux épis de faîtage, le cellier.

Editeur J. PHILIBERT
Buraliste

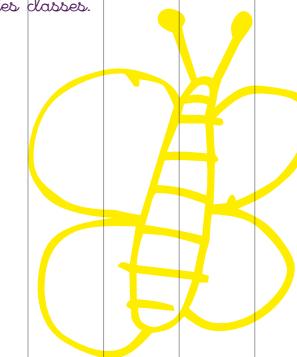
L'É FAU — La Maison d'École



L'ÉCOLE DU FAU

Édifié en 1894, le groupe scolaire du Fau est un bon exemple de la mise en œuvre des programmes mis à disposition par le ministère. L'école est organisée autour d'un plan en T séparant les classes et la cour des filles de celles des garçons. Dans la maison-école, les deux appartements aménagés pour les maîtres comprennent une cuisine, deux chambres et une salle à manger. Leurs dimensions et leur qualité témoignent bien de l'importance sociale accordée aux enseignants.

Au premier abord, l'école se distingue peu d'une maison. À l'arrière cependant, on aperçoit le bâtiment qui abrite les classes.



Des palais pour l'enseignement

Dans un contexte d'affirmation du rôle des pouvoirs publics, l'État créé en 1878 une Caisse des Écoles pour favoriser la création de nouveaux établissements. Le Règlement pour la construction et l'ameublement des écoles publié en 1880 s'inscrit dans le courant de l'architecture rationaliste : les bâtiments se révèlent très fonctionnels et dévoilent une attention soutenue aux exigences hygiénistes alors en plein essor.

Les textes officiels recommandent alors de choisir un terrain « central, bien aéré, d'un accès facile et sûr, éloigné de tout établissement bruyant, malsain ou dangereux, à 100 mètres au moins des cimetières ». Depuis les découvertes de Louis Pasteur, la lutte contre les microbes est en effet une priorité.

L'ÉCOLE DE VILLEBOURBON

Signe fort dans le paysage urbain, l'école de Villebourbon était un manifeste de l'école républicaine de Ferry, combinant habilement la rigueur des lignes et le vocabulaire néo-classique. Inaugurée en 1905, elle comprenait un grand corps principal sur rue destiné aux enseignants, encadré par deux ailes accueillant à gauche les garçons et à droite les filles. L'ensemble protégeait une vaste cour plantée d'arbres abritant des espaces clos distincts pour les filles et les garçons. Les sanitaires étaient disposés au centre de la cour, de manière à pouvoir être aisément surveillés, même depuis les classes.

Endommagée lors des inondations de 1930, l'école est en partie reconstruite en 1936 puis agrandie au début des années 60. Après sa transformation en collège en 1982, les derniers bâtiments de 1905 disparaissent.

C'est pourquoi les bâtiments doivent être lumineux et régulièrement aérés, les parquets si possible en chêne afin de faciliter leur entretien, les murs recouverts d'un enduit et les angles arrondis pour un meilleur nettoyage. Chaque école doit désormais disposer d'un point d'eau.

L'école devant exprimer la grandeur de l'idéal républicain laïc, les bâtiments imposent leur masse aux édifices voisins et l'entrée de l'établissement est l'objet de toutes les attentions. À Montauban, de véritables palais scolaires sont construits à cette époque, qui offrent l'occasion d'aménagements urbains importants à la périphérie du centre ancien.



L'école de Villebourbon au début du 20^e siècle. Par ses dimensions, le bâtiment scolaire concurrence l'église Saint-Orens qui se dresse à proximité immédiate.

LE LYCÉE INGRES

Grand artisan de la modernisation de Montauban, le maire Adrien Prax-Paris souhaite la création d'un lycée de garçons, en complément du modeste collège installé depuis 1808 dans les bâtiments vétustes de l'ancien collège des Jésuites. Après l'achat d'un immense terrain à la périphérie de la ville, le projet est confié à l'architecte de la ville, Léopold Gardelle.

Ouvert en 1870, le lycée Ingres impressionne par sa démesure : un large vestibule ouvre sur un vaste ensemble composé de six cours plantées d'arbres, desservant de nombreuses salles de classes et d'études, un cabinet d'histoire naturelle et de chimie, un gymnase, de riches appartements pour les enseignants, des dortoirs, une chapelle et un temple. Destinés aux 300 élèves internes, ces derniers témoignent de l'importance que revêtent encore les deux cultes dans la société locale et nationale. En 1968, le lycée de garçons est transformé en collège mixte.



En 2008, l'établissement présente la même organisation, qu'en 1870 hormis quelques extensions modernes à l'arrière-plan. Dressée dans l'axe longitudinal du collège, la chapelle de style néo-gothique domine la grande cour.

LE LYCÉE MICHELET

À Montauban, la loi Sée de 1879 sur l'enseignement secondaire des jeunes filles rencontre un accueil particulièrement favorable. Le lycée provisoire aménagé en 1881 dans l'ancien collège des Jésuites est le premier du genre ouvert dans l'académie de Toulouse et attire des jeunes filles de toute la région. Les locaux se révèlent vite insuffisants et la municipalité entreprend alors la construction d'un nouvel établissement, confié à l'architecte parisien Jean-Auguste Vaudremer, grand prix de Rome. Le nouveau lycée ouvre ses portes le 11 octobre 1886. La façade principale qui s'étire le long du faubourg

Lacapelle apparaît relativement sobre mais non sans élégance. Derrière, le lycée s'articule autour de deux vastes cours bordées de bâtiments abritant l'externat et l'internat. En 1968, l'établissement devient un lycée mixte.



Pour d'externat, les salles de classe sont desservies par des galeries ouvertes sur l'extérieur afin de favoriser les circulations d'air.



L'école de Birac

CAHIER UNIQUE

JE ME SOUVIENS



Recueil de souvenirs d'école des années 20 à nos jours.

Souvenirs de :

• MARGUERITE
École de Villebourbon
début des années 1920,
puis de l'Ancien Collège

• SUZANNE
Ancien Collège
fin des années 1920

• YVETTE
École Fénelon
fin des années 1920

• PAULETTE
Ancien Collège
fin des années 1920

Je me souviens de quelques coups de bâton que j'ai reçus sur les doigts car j'avais fait une faute d'orthographe.

Je me rappelle qu'on faisait le ménage dans la classe, on balayait chacun son tour, 2 ou 3 élèves par semaine.

Je me rappelle que l'hiver on avait froid, on avait des engelures, ce qui faisait mal aux pieds, même si on avait des chaussures fourrées.

Je me souviens de la plume Major dont on se servait pour écrire.

Je me souviens du poêle qui'il y avait en classe, on l'allumait tous les matins. On était de service « poêle », il fallait l'allumer, ramasser les cendres, balayer.

Je me rappelle que les classes se suivaient, en enfilade. Il fallait les traverser pour aller dans celles du fond.

Je me rappelle qu'on nous mettait au piquet, mais c'était rare. On restait debout dans un coin, immobile pendant 15 ou 30 minutes près du tableau.

Je me rappelle qu'on jouait à la corde à sauter et au « parandlet » (marelle).

Je me souviens des serviettes doubles en moleskine qu'on mettait dans le bureau en arrivant. On y rangeait nos livres qui étaient gros. Après il y a eu les cartables.

Je me souviens du service pour l'encre. Il fallait remplir à tour de rôle les encriers avec de l'encre noire et de l'encre rouge car on devait se corriger soi-même.

Je me souviens de l'ardoise qu'on avait pour le calcul mental.

Souvenirs de :

• MARIE-CLAUDE

École de Villebourbon

années 1950

• SYLVETTE

École de Sapiac et

du collège de Villebourbon

années 1950

Chaque fois que j'entends la chanson « Que sont devenues les fleurs du temps qui passe » par Madeleine Dietrich, cela me rappelle que le 11 novembre, jour de l'armistice 1918, la maîtresse nous demandait de venir à l'école avec des bouquets de fleurs pour les déposer sur les tombes des soldats tombés au front lors de la guerre 1914/1918.

Nous mettrons un point d'honneur à ramasser les dernières fleurs des champs ou nous sollicitons un jardinier pour en avoir. Puis en rang nous partions vers le cimetière. Là, nous posions nos bouquets sur les tombes qu'elles soient celles de Français, de soldats venus des colonies, morts pour la France, ou celles d'Allemands. La radio diffusait toute la journée des récits des tranchées par les écrivains Roger Dorgeles, Blaise Cendrars.

Un jour, au cours élémentaire 2, je devais avoir 8 ans, je n'avais plus d'encre dans mon encrier en porcelaine. Je levais le doigt mais la maîtresse ne me voyait pas. Je risquais de me faire gronder, soit parce que je n'avais pas fait la « copie » demandée, soit parce que je m'étais levée de ma place sans autorisation pour aller chercher la bouteille d'encre qui se trouvait dans l'armoire au fond de la classe. Après avoir attendu le doigt en l'air, j'ai décidé d'aller chercher la bouteille d'encre d'un litre. Il s'agissait de ne pas la laisser tomber, ni de faire couler de l'encre à côté de l'encrier. J'ai réussi mais je n'en ai pas été complimentée pour autant... La leçon de morale ne s'appliquait que dans un seul sens.

Souvenirs de :

• FRANÇOISE

Lycée Bourdelle

fin des années 1960

• CHRISTINE

École du Fort

fin des années 1960

• VINCENT

Lycée Michelet

années 1970

• MICHEL

Saint-Théodard

début des années 1980

• SANDRA

École de Rouges

début des années 1980

Je me rappelle que j'habitais à la campagne quand je suis rentrée au collège. C'était la grande aventure, je devais prendre le bus très tôt.

Je me rappelle que le lycée Bourdelle me donnait l'impression d'une grande barre blanche.

Je me rappelle que les planchers craquaient et que le matin, il y avait la date et une morale écrites sur le tableau.

Au collège, je me rappelle que j'avais des cours d'économie sociale et familiale. On nous parlait de cuisine, de comment tenir une maison, un peu de couture et de tricot.

Je me rappelle que le mercredi nous ne pouvions pas sortir de l'internat.

Je me rappelle que j'étais à l'école dans un ancien couvent. C'était une école privée tenue par des religieuses.

Je me souviens d'avoir fabriqué de l'encre violette. Avec une grande bouteille à bec, on remplissait tous les encrriers. Il fallait faire très attention de ne pas se tâcher.

Quand tu arrives pensionnaire à Michelet en 1973/74, tu portes une blouse bleue ou rose en nylon pour les filles et grise pour les garçons pour être repérable.

Je me rappelle qu'au foyer on avait fait acheter des disques de Brassens, Pink Floyd... Lors d'une réunion avec le proviseur on a négocié des sorties pour les pensionnaires. On a pu aller voir Jacques Higelin en concert à la Halle aux grains mais il a fallu tout organiser.

Souvenirs de :

- GAËLE
Collège Olympe de Gouges
fin des années 1980
- VIRGINIE
Lycée Michelet
fin des années 1990
- CLASSE DE CE1/CE2
École Léo Ferré,
aujourd'hui

Je me souviens de ma première rentrée en 6^e.

Deux grandes barres, de longs couloirs, les classes étaient sur les côtés, les professeurs... tout m'impressionnait.

Je me souviens des grandes cours du lycée. Au printemps, les odeurs de la vieille glycine en fleurs venaient titiller nos narines.

Je me souviens de l'internat du lycée Michelet. Les filles étaient au dernier niveau. Il y avait quatre lits en mezzanine avec des bureaux en rez-de-chaussée.

Je me rappelle qu'à l'internat, il y avait beaucoup d'élèves qui venaient des quatre coins du département. Il y avait une entraide vraiment forte entre nous.

Je me rappelle que j'allais réviser le bac à la Roseraie. Au printemps, il était difficile de se concentrer au milieu des roses qui embaumaient.

En classe, je travaille, je fais des calculs, quand on a fini de travailler on demande au maître si on peut lire, quand ça sonne, on se range.

DE 1930 À 1960

LES ÉCOLES DE LA MODERNITÉ

Durant l'entre-deux-guerres, la croissance des effectifs et l'évolution des pratiques pédagogiques entraînent la mise en œuvre de nombreuses écoles, modernes et fonctionnelles. On privilégie dorénavant le « groupe scolaire », qui rassemble en un même établissement écoles maternelle, de fille et de garçons.

Modernisme des idées, modernisme des formes

L'adoption de la gratuité de l'enseignement secondaire (1930) et l'extension de l'obligation scolaire de 13 à 14 ans (1936) entraînent une forte hausse du nombre d'élèves, imposant la mise en chantier de nombreuses écoles. Respectant les instructions ministérielles de 1923 qui mettent l'accent sur les notions d'accueil, de confort et d'hygiène, une architecture moderniste voit le jour, avec pour maîtres-mots épuration des formes et fonctionnalité : le chauffage central remplace les poêles, les préaux sont agrandis, les sanitaires modernisés, tandis que des cantines avec cuisine collective sont aménagées, marquant la fin des paniers-repas pour de nombreux élèves. L'enseiement des pièces, la décoration et la répartition des espaces sont traitées avec une grande

attention tandis qu'émergent de nouvelles pratiques pédagogiques (Freinet, Piaget et Montessori). Celles-ci placent l'enfant au centre de la réflexion et privilégient le développement de disciplines pratiques, le travail en petits groupes et l'autonomie des élèves.

La hausse des effectifs scolaires coïncide à Montauban avec la grande crue de 1930, qui ravage les quartiers de Sapiac et de Villebourbon. Un vaste élan de générosité nationale et internationale s'ensuit, pour permettre un redressement rapide des secteurs détruits. Adoptant les matériaux et formes de l'architecture moderne, de nouveaux équipements voient le jour ou sont reconstruits, parmi lesquels les écoles figurent en bonne place.

L'ÉCOLE ALEXANDRE 1^{ER}

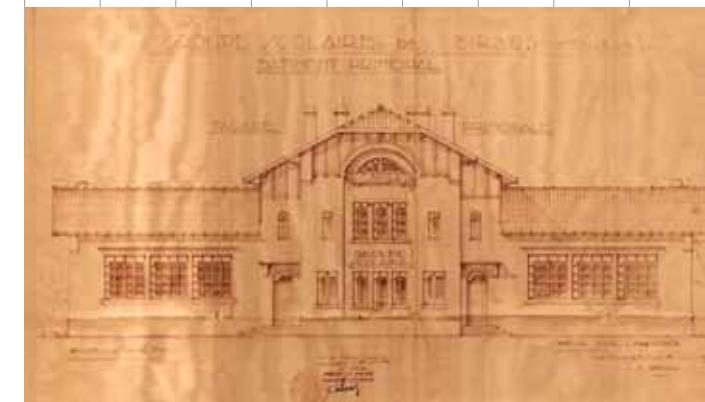
Touchée par l'ampleur des destructions montalbanaises, la Yougoslavie offre à la ville la reconstruction d'une école en mémoire de l'amitié qui unit les deux pays depuis le premier conflit mondial. Si le projet initial établi par l'architecte yougoslave Popovitch est finalement réduit, la façade de l'établissement demeure cependant très marquée par l'influence des Balkans. L'école maternelle dite « yougoslave » ouvre à la rentrée 1937.

L'école construite se révèle plus modeste que les plans originaux mais la colonnade d'entrée, couronnée de chapiteaux ornés d'aigles à deux têtes (symboles royaux yougoslaves), est bien présente.



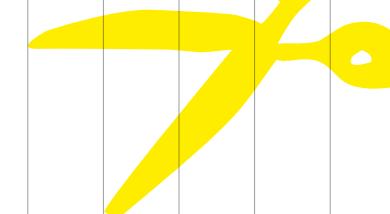
Vue de la façade avec fronton

Les logements des enseignants sont disposés dans le corps central, l'école de filles et celle de garçons se déployant de chaque côté.



L'ÉCOLE LALANDE

Bâtie en 1935 sur des terrains éloignés des zones inondables, l'école maternelle Lalande présente le même plan que l'école de Villebourbon. Si l'architecture générale se révèle modeste, l'entrée est quant à elle imposante. Disposée en angle, elle arbore au fronton un beau décor de mosaïque de style art déco sur lequel prennent place les armoiries de la ville. Prévu dès 1938, le projet d'agrandissement en école primaire ne verra le jour qu'après la guerre. Il comprend un réfectoire, devenu obligatoire après la circulaire de 1936.



L'ÉCOLE DE BIRAC

Cette école de 1934 présente les mêmes dispositions que l'école de Bio, construite peu de temps auparavant : elle s'inscrit elle aussi dans un courant régionaliste inspiré par la maison de type basque, déjà fréquemment mis en œuvre dans l'habitat individuel montalbanais. L'arrondi de la fenêtre supérieure et les jeux de tuiles en façade expriment un souci d'esthétisme hérité des décennies précédentes. On retrouve aujourd'hui encore les W.C. dans la cour, disposés de telle manière à permettre une surveillance aisée.

Des écoles à la croisée des chemins

Après la seconde guerre mondiale, le baby-boom et l'extension de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans font tripler les effectifs scolaires. L'urgence des besoins conduit alors à privilégier la rapidité de la mise en œuvre au détriment de la conception des établissements. Si les premières écoles construites après-guerre s'inspirent encore des modèles créés au cours de la période précédente et conservent un profil soigné, les contraintes économiques appauvrissent peu à peu l'architecture.

Les établissements créés à cette époque à Montauban sont élevés dans les quartiers périphériques mais demeurent proches d'un centre-ville contraint par la pression démographique et la densité urbaine.

Les réalisations montalbanaises privilégient le recours massif à la brique, associée à des éléments de ciment blancs. La brique combine des qualités de solidité et d'entretien facile, en plus d'inscrire les écoles dans le courant régionaliste.

L'ÉCOLE HUGUES PANASSIÉ

En 1959, la municipalité lance la construction d'un nouveau groupe scolaire chemin de l'abbaye, dans le quartier de Sapiac. Le projet comprend 8 classes classiques, 2 autres pour l'enseignement ménager, 3 logements pour les instituteurs et un plateau d'éducation physique. Les bâtiments de briques correspondent aux standards de l'époque, marqués par l'insertion des portes et des fenêtres dans un bandeau horizontal en béton. Dans l'école primaire, un couloir largement vitré abrite vestiaires et lavabos, éléments hygiénistes devenus incontournables.

Une façade aux formes modernes et épurées, à la recherche d'un ensoleillement maximal.



L'ÉCOLE MARCEL GUERRET

Ouverte en 1956 et initialement nommée Saint-Michel, l'école prend le nom de Marcel Guerret l'année suivante. Plus modeste qu'Hugues Panassié, l'établissement présente lui aussi de fortes lignes horizontales. La façade marie briques, béton et verre, pour des accords polychromes harmonieux. L'entrée sur perron est une nouvelle fois soignée, marquant le prestige de l'institution.

L'entrée est particulièrement mise en valeur par l'encadrement de verre et un bas-relief de Marc Dautry figurant deux enfants jouant à la corde.



L'ÉCOLE JEAN MALRIEU



Suite à l'accroissement de la population provoqué par la construction de logements HLM, la municipalité décide l'édification d'une école dans le quartier de Linon, route de Monclar. Ouverts en 1959, les deux corps de bâtiments sur rue révèlent une architecture sévère qui privilégie le traitement d'une entrée monumentale en forme de rotonde. En 1968, la construction d'une barre supplémentaire permettra d'aménager une bibliothèque et une cantine.

Placée à l'angle des deux corps de bâtiments, l'entrée bénéficie ainsi d'un plus grand dégagement favorisant sa mise en scène mais aussi la sécurité des enfants.



DE 1960 À 1986

UNE ARCHITECTURE DE L'URGENCE, VITE DÉPASSÉE

La croissance démographique et l'élargissement de l'accès à la scolarité incitent l'Éducation Nationale à se doter d'outils de contrôle des effectifs, avec l'adoption en 1963 de la carte scolaire qui affecte à chaque élève un établissement scolaire en fonction de son lieu de résidence.

Face à l'ampleur des besoins, l'État impose l'industrialisation des techniques de construction, les impératifs économiques l'emportant quelque temps sur les contraintes pédagogiques.

Les écoles barres

L'architecture scolaire des années 60 présente bien des similarités avec les HLM construits à cette époque. Le triplement des effectifs entre 1949 et 1963 a imposé en effet des mesures spectaculaires afin de répondre aux besoins en bâtiments neufs. Les délais d'étude sont ainsi très raccourcis et les coûts de construction abaissés au maximum. En accord avec le ministère, les industriels du bâtiment proposent donc des modèles-types d'école, basés sur la juxtaposition de modules préfabriqués, le plus souvent en béton.

Dorénavant, les classes s'alignent de chaque côté d'un couloir central, dans une barre largement vitrée et orientée pour un ensoleillement optimal. La rapidité d'exécution et les économies recherchées nuisent parfois à la qualité de la mise en œuvre

et l'intégration dans l'environnement se révèle généralement négligée. Changement notable : la cour, auparavant ceinturée par les bâtiments scolaires, se déploie parfois de part et d'autre de ceux-ci, et ouvre désormais sur la rue.

Durant ces années, de nouveaux ensembles résidentiels sont aménagés à Montauban, essentiellement dans la partie orientale de la ville : les quartiers Lalande, Chambord, Chaumes et Beausoleil rassemblent immeubles, lotissements et pavillons individuels abritant plusieurs milliers de nouvelles familles. La pénurie de locaux scolaires et la vétusté d'une partie du parc obligent donc la municipalité à construire au plus vite de nouveaux établissements.

L'ÉCOLE JULES GUESDE



Ouverte en 1966, l'école Jules Guesde adopte comme le lycée Bourdelle les canons architecturaux des logements sociaux collectifs. Deux barres sur rue dessinent un « L », marqué par une succession de fenêtres identiques. Les deux entrées plaquées sur la façade ne sont pas mises en valeur mais sont traitées comme des portes d'immeuble puisque dorénavant, les élèves pénètrent dans l'établissement par la cour.

L'architecture joue sur le croisement des verticales et des horizontales pour structurer la façade. Le découpage en travées et les placages de briques répondent à l'alignement des fenêtres.

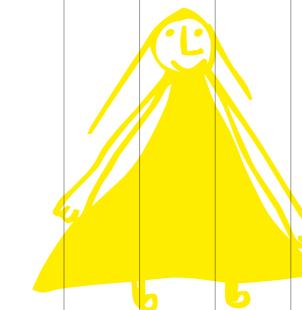


LE LYCÉE BOURDELLE

Premier lycée mixte de la ville, la Fobio, comme on l'appelait alors, sort de terre en 1962 et accueille un millier d'élèves des filières techniques et générales. Les classes sont groupées dans de grandes barres de béton, certes fonctionnelles mais monotones. Trois bâtiments reliés entre eux par un préau ceinturent une vaste cour. L'architecture est basée sur la répétition systématique d'éléments modulaires identiques formés d'une ossature de béton poutre-plancher, à l'intérieur de laquelle s'insèrent des parpaings de béton. Attenant à l'établissement, un complexe sportif avec piste d'athlétisme et gymnases sera construit dans les années qui suivent.

Depuis 1967, le lycée porte le nom du sculpteur Émile Antoine Bourdelle.

Vue du lycée au milieu des années 60. La cour demeure l'élément central, mais elle n'est plus fermée strictement par les bâtiments. Elle ouvre sur le boulevard Herriot, face à l'ancien domaine de Chambord sur lequel la piscine sera construite peu après.



L'architecture pavillonnaire

Dans les années 70, suivant les évolutions de la société, les institutions scolaires tentent de nouvelles expérimentations, en rupture avec le cadre architectural hérité du XIX^e siècle, notamment les cours fermés et les couloirs rectilignes. La barre est souvent remise en cause au profit de petites unités de surface carrée, regroupées autour de patios accueillant escaliers et sanitaires. L'architecture ne fait plus référence à la « caserne » mais aspire maintenant à exprimer une ambiance familiale favorable à l'apprentissage des enfants. Introduite progressivement depuis 1957, la mixité est devenue obligatoire dans tous les établissements scolaires publics en 1975.

L'organisation interne des écoles primaires est transformée afin de favoriser la polyvalence des espaces et le travail en groupes induits par les nouvelles instructions scolaires de 1969 qui imposent le tiers-temps pédagogique : un tiers du temps consacré aux disciplines fondamentales, un autre tiers aux activités d'éveil et un dernier aux activités physiques et sportives. Apparaissant d'abord dans les collèges et les lycées pour favoriser l'autonomie d'apprentissage des élèves, les Centres de Documentation et d'Information (CDI) se généralisent peu à peu dans les écoles.

L'ÉCOLE DES CHAUMES

La section maternelle est inaugurée en 1976, un an avant la primaire. Son architecture contraste fortement avec celle des cités des Chaumes et Pyrénées qui l'avoisinent : reprenant le modèle mis en œuvre pour la bibliothèque Perbosc, l'école est composée d'une juxtaposition de petits pavillons carrés largement vitrés et coiffés d'un toit en pyramide. Cette disposition sera reprise pour la construction de l'école maternelle Ferdinand Buisson en 1979.

L'école des Chaumes, une rupture d'échelle et de forme dans le paysage urbain avoisinant.



L'ÉCOLE FRANCIS JOURDAIN

Édifiée en 1983 et composée de basses unités d'enseignement, l'école maternelle Francis Jourdain demeure dans la lignée des écoles pavillonnaires. En façade principale, les deux toits qui descendent jusqu'au sol masquent les murs, ne laissant qu'un passage relativement étroit pour accéder à l'entrée. La tuile devient ainsi partie intégrante de l'esthétique architecturale, formant un mur à part entière.

Le traitement de l'entrée est à l'opposé de celui des écoles Jules Ferry. L'orientation est remplacée par la recherche d'une intimité rassurante.

Certaines des façades ressemblent fortement à des maisons individuelles, ouvrant même sur une pelouse.





L'école Jean Moulin

DE 1986 À 2013

L'ÉCOLE DÉCENTRALISÉE, UN ENJEU LOCAL

La politique de décentralisation initiée au début des années 80 aboutit en 1986 au partage des compétences entre l'État et les collectivités territoriales en matière d'enseignement.

L'État conserve l'organisation du service public d'enseignement (programmes, diplômes, rémunération et formation du personnel), mais la construction et le fonctionnement des établissements sont transférés aux collectivités locales : les communes prennent en charge les écoles, les départements les collèges et les régions les lycées. Cette réforme libère les architectures, qui deviennent également au fil des ans de plus en plus respectueuses de l'environnement.

La décentralisation libère les architectures

La décentralisation renforce l'intérêt des collectivités pour l'architecture scolaire, qui devient pour beaucoup d'entre elles une vitrine de leur politique locale. Affranchies des normes officielles de l'Éducation Nationale, les écoles sont dorénavant définies par les maîtres d'ouvrage (communes, départements, régions) et se révèlent souvent de taille plus modeste. La réforme induit cependant de fortes disparités d'un établissement à l'autre, leur confort et dotation de fonctionnement étant fonction des ressources de la collectivité dont ils dépendent.

LE COLLÈGE AZAÑA



Par sa blancheur et ses lignes, qui apparaissent à la fois souples et aigües, le bâtiment dessiné par Roger Tallibert rompt totalement avec l'architecture locale.

Durant cette période, Montauban construit peu, préférant rénover et agrandir les édifices déjà présents sur son territoire. En premier lieu, les préfabriqués installés dans les années 60 afin de remédier aux problèmes de sureffectifs sont remplacés par des salles de classes « en dur », puis les cantines sont modernisées. Aujourd'hui, l'essentiel des travaux porte sur l'amélioration du confort des élèves et des équipes pédagogiques : jeux dans les cours de récréation, salles d'art visuel, bureaux administratifs, toilettes neuves... Quelques nouvelles écoles sont toutefois ouvertes.

Ouvert depuis la rentrée 2009, le collège Azaña accueille près de 400 élèves. L'édifice abandonne les formes traditionnelles de l'école et toute référence à l'architecture locale, afin de marquer le paysage de son empreinte. Délaissant la brique, les murs adoptent des formes résolument modernes : le collège est construit autour d'un atrium central qui prodigue espace et lumière et permet de ménager des coursives en surplomb qui desservent les classes. À l'arrière, l'espace de récréation conjugue cour, pelouses et espace arboré.

Le cahier des charges du collège a été élaboré dans le respect des exigences du label Haute Qualité Environnementale (HQE) : capteurs solaires, détecteurs de présence et cellules photosensibles actionnant les interrupteurs, tri sélectif au réfectoire, plantes intérieures dépolluantes...

L'ÉCOLE MATERNELLE DE SAINT-MARTIAL

Cette école réalisée en 2001 par l'architecte montalbanais Raymond Cascarigny montre la volonté de construire une architecture adaptée à tous les usagers (enfants, enseignants, personnel, parents) en alliant esprit pratique et souci de bien-être. La concertation entreprise par le maître d'ouvrage (municipalité) avec l'équipe éducative et l'architecte a permis une réalisation au plus près des besoins des enseignants. Espaces d'accueil, vestiaires, salles de classe et de repos, bureaux et lieux de vie sont articulés de manière souple et extrêmement fonctionnelle.

Les matériaux de construction (briques, bois, tuiles et zinc) permettent au bâtiment de s'intégrer avec douceur dans le paysage.

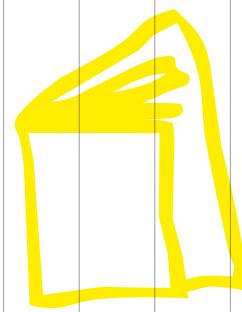


Une allée mène à la porte d'entrée protégée par un préau aux lignes courbes. Le mur en briques placé au-devant est un espace de rangement et referme l'entrée pour plus d'intimité.

Un hall d'accueil aéré et lumineux distribue les différents espaces : salles d'enseignements, vestiaires et bureaux d'un côté, réfectoire et salle de jeux de l'autre. Les deux classes ont chacune un accès direct au jardin situé à l'arrière du bâtiment.



Une architecture tournée vers l'environnement



Depuis une vingtaine d'années, et plus encore depuis le Grenelle de l'environnement (2007), la donnée environnementale occupe une place centrale dans les questions d'architecture.

A lui seul, le bâtiment représente en effet 43% de l'énergie consommée en France et 25% des rejets de CO² nationaux. Économies d'énergies, préservation de l'environnement, le bâtiment doit donc désormais intégrer la notion de développement durable, tant dans la conduite du chantier que pour son fonctionnement quotidien.

Lieux d'éducation du citoyen, les écoles figurent naturellement parmi les équipements concernés.

L'agglomération du Grand Montauban s'est emparée de la question et a lancé fin 2008 un plan climat visant à contrôler l'activité de la commune afin de diminuer de 20% d'ici 2020 les émissions de gaz à effet de serre. Ainsi depuis plusieurs années des équipements intégrant des impératifs d'économie d'énergie et d'intégration environnementale ont-ils été construits.

L'ÉCOLE VERTE DE BAS-PAYS

Ouverte en 2008, l'école de Bas-Pays dessert un nouveau quartier en zone périurbaine de Montauban. Dessinée par l'architecte Pierre Rella, l'école a reçu la Marianne d'Or du Grenelle de l'Environnement.

Construite avec des matériaux recyclables, la structure de l'école permet un agrandissement aisé ou une déconstruction dans le respect de l'environnement. Les eaux pluviales sont récupérées puis stockées dans une cuve de 5 000 litres pour l'arrosage des espaces verts et d'un jardin pédagogique. Enfin, l'école est équipée d'une pompe à chaleur, de panneaux solaires et d'une toiture végétale.

À proximité immédiate de l'hippodrome, l'école de plain-rond privilégie l'intégration paysagère. Le pigeonnier voisin a été restauré durant le chantier.



L'ÉCOLE JEAN MOULIN

Achévé en 2011 avenue de Fonneuve, ce groupe scolaire remplace l'ancienne école construite en 1951 route de Paris. Pour réaliser cet ouvrage guidé par la démarche HQE, la ville a confié le projet au cabinet W-Architectures (Raphaël Voinchet, Coralie Bouscal, Isabelle Aoustin). Le bâtiment est une belle réussite d'architecture contemporaine appliquée à un édifice scolaire. Sa conception lui permet d'afficher des performances énergétiques de premier ordre qui font de lui un bâtiment basse consommation (BBC).

L'école accueille plus de 200 élèves, répartis en 9 classes primaires et maternelles. L'architecture du bâtiment marque l'institution scolaire dans le quartier et la façade souligne les valeurs républicaines « liberté, égalité, fraternité », gravées dans le béton.



La façade sur rue déploie une architecture mariant habilement le béton brillant et une vêtue de bois mat, mais aussi des lignes horizontales et verticales, ou des surfaces planes et ajourées.

Lignes pures et jeux simples de matériaux et de polychromie : gris clair (métal et béton des structures) et gris foncé (sol de la cour), vert (sol du hall), noir (pluisseries) et bois. L'ensemble dessine des aplats de couleur très graphiques.

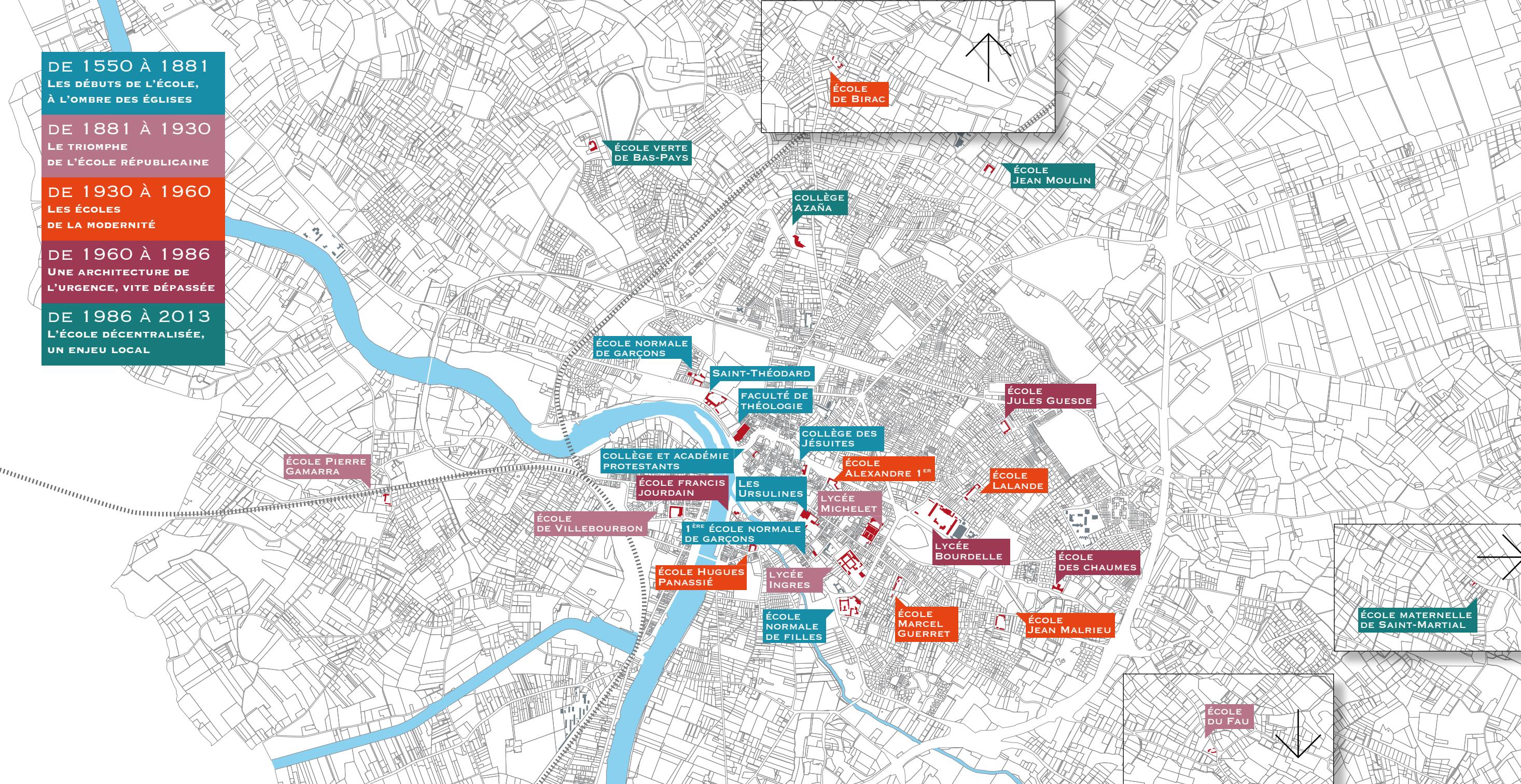
DE 1550 À 1881
LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE,
À L'OMBRE DES ÉGLISES

DE 1881 À 1930
LE TRIOMPHE
DE L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE

DE 1930 À 1960
LES ÉCOLES
DE LA MODERNITÉ

DE 1960 À 1986
UNE ARCHITECTURE DE
L'URGENCE, VITE DÉPASSÉE

DE 1986 À 2013
L'ÉCOLE DÉCENTRALISÉE,
UN ENJEU LOCAL



ÉCOLE PIERRE
GAMARRA

ÉCOLE NORMALE
DE GARÇONS

SAINT-THÉODARD

FACULTÉ DE
THÉOLOGIE

COLLÈGE ET ACADEMIE
PROTESTANTS

ÉCOLE FRANCIS
JOURDAIN

LES
URSULINES

ÉCOLE
DE VILLEBOURBON

1^{ÈRE} ÉCOLE NORMALE
DE GARÇONS

ÉCOLE HUGUES
PANASSIÉ

LYCÉE
INGRES

ÉCOLE
NORMALE
DE FILLES

COLLÈGE DES
JÉSUITES

ÉCOLE
ALEXANDRE 1^{ER}

LYCÉE
MICHELET

LYCÉE
BOURDELLE

ÉCOLE
MARCEL
GUERRET

ÉCOLE
LALANDE

ÉCOLE
JEAN MALRIEU

ÉCOLE
JEAN MOULIN

COLLÈGE
AZAÑA

ÉCOLE VERTE
DE BAS-PAYS

ÉCOLE
DE BIRAC

ÉCOLE
JULES GUESDE

ÉCOLE
DES CHAUMES

ÉCOLE MATERNELLE
DE SAINT-MARTIAL

ÉCOLE
DU FAU

Centre du patrimoine

Ancien collège

2 rue du Collège

82013 Montauban cedex

05 63 63 03 50

artethistoire@ville-montauban.fr

www.centredupatrimoine.montauban.com

